



A L'ARRÊT

Une nouvelle de **MIJO**

J'attends à l'arrêt. C'est un coin isolé. Il faut être patient. Aussi, je me perds dans mes pensées, plantée au bord de la route, bien en vue, au cas où. Il fait bon. Mon écorce s'est épaissie. J'hiberne. Et puis, quelque chose lentement me remonte, me sort de ma méditation. La curiosité ou la lassitude d'une attente qui se prolonge indéfiniment et voilà que je mords au premier appât.

A mes côtés, une présence qui m'observe sans mot dire, en souriant je dois le reconnaître, plutôt bêtement.

« Que faites-vous ? » finit-il par se décider à demander (c'est un // la forme et la voix sont franchement masculines, c'est un // qui m'a l'air bien concret, je n'ose pas essayer de passer un doigt au travers pour m'en assurer).

« J'attends que le jour passe

- Oh ! il se penche sur la route ensoleillée et remarque : ça n'est pas pour tout de suite...
- Et vous, dis-je pour cacher ma gêne d'être plantée là sans rien faire. Je sais bien que je suis en avance. D'ailleurs j'ai un stock de patiences à user.
- Moi ? il hausse négligemment des épaules, j'attends que la nuit arrive Je me penche pour observer l'autre côté de la route, là où la courbe rejoint l'horizon et où les ombres s'agitent.
- Il me semble qu'elle est décidée à rester sur l'autre face du monde
- On m'aura mal renseigné, alors... »

Le silence à nouveau s'installe. Cela ne me dérange pas. J'aime écouter le silence. J'ai enfoui mes racines au milieu des pierres et transformé le poteau marquant l'arrêt en tuteur pour mon dos.

Un petit vent taquin s'amuse à souffler sur mon écorce, à la chatouiller, à l'assouplir pour la transformer en vêtements qu'il aime faire gonfler comme des voiles. C'est agréable et frais. Le jour n'est toujours pas passé.

Lui, il n'a pas de racines. Il tourne, va, vient, sourit, soupire. S'il ne veut pas rater l'arrivée de la nuit, il ferait mieux de suivre la route. C'est assez loin le tournant jusqu'à l'horizon. Il est indécis. Soudain, il se rapproche et se fige à quelques centimètres devant moi. Je sens son odeur comme une vague qui joue à saute jetée : salée, insaisissable et pourtant, enveloppante. Je me demande si moi aussi, je sens comme une vague. J'aimerais poser la question mais c'est assez personnel. Il pourrait mal le prendre. Peut-être, ne sent-il pas. Je ne sais rien des gens de l'autre côté du Monde. Il se mordille l'intérieur des joues. Bien. Il réfléchit. Je n'aime pas les paroles jetées n'importe comment, cela peut blesser quelqu'un d'innocent.

« Je le dis parce que je le pense et que c'est vrai : c'est plaisant d'avoir de la compagnie lorsque le temps s'éternise. »

Il rit. Les éclats vont ricocher et réveiller l'écho. Cela fait une belle musique qui dévale par-dessus la route et va tambouriner au flanc de la Montagne assoupie. Elle grogne, lâche quelques cailloux, pour la forme. Ils sont loin ; nous ne risquons rien. Il s'est approché de nouveau.

« Vous sentez la Terre. Un humus riche qui se révèle sous la caresse du matin, après son bain de brumes. Il contemple mes racines. Cela explique ceci, ajoute-t-il, les effleurant d'un bout curieux de botte.

- Et vous, vous sentez l'océan avant la tempête », répliquai-je, plutôt flattée. Même si ce n'était pas une question, l'occasion était trop bonne pour la laisser s'enfuir. Habituellement, je ne parle jamais. Je réponds seulement. Dans ma tête, je trouve surprenant qu'il ne soit pas blond aux yeux bleus. C'est ainsi que je m'imagine les enfants d'Océan.

« La Montagne, vous la connaissez ?

- Un peu... Elle est vaste et je suis minuscule. Disons que je prends le temps de l'explorer sans la vexer, lentement pour mieux l'appivoiser. Elle est plutôt susceptible et sauvage.

- Je veux bien le croire ! »

Il observe le Soleil en clignant des yeux. Je juge adéquat de le rassurer.

« Inutile de vous inquiéter, il est solidement accroché en haut du ciel. Pas une seule fois, je ne l'ai vu se décrocher et dégringoler plus bas. J'ajoute un véritable sportif, un super acrobate, il travaille sans filet.

- Hum, dans ce cas, le jour n'est pas encore prêt à passer.

- Comment être certaine ? Parfois, il y a des bouleversements dans les horaires établis et personne n'est prévenu à l'avance. Il vaut mieux toujours prévoir une marge, d'autant que la circulation est aléatoire. »

Il va et vient. A chaque fois, cet effet de vague. J'aime beaucoup.

« Vous risquez de rater l'arrivée de la Nuit là bas.

- Hum, émet-il à nouveau, en se grattant le front. Rien ne presse. »

Il a posé son sac et sa veste. Il fouille ses poches.

« Cigarette ?

- Volontiers »

Mes mains aussi s'en prennent aux poches quand l'envie de fumer s'empare de mes poumons. Rituel. On s'assoit. Il protège la flamme du petit vent qui croit toujours que c'est son anniversaire. On fume. On observe les volutes bleues. Frustré, le petit vent s'en empare et les disperse rapidement, gâchant une partie du spectacle et du plaisir. Nos épaules se touchent ; nos cuisses se frôlent. Il y a bien des façons d'attendre que le jour passe. C'en est une plutôt agréable.

« C'est tranquille ici, remarque t-il.

- Je m'efforce d'observer d'un œil neuf. Je vois une route ordinaire, immobile. Je vois une lumière qui remplit son rôle et brille. Je vois une Montagne imposante, solide. Est-ce pour autant tranquille ? Je sens aussi l'Attente, lourde et parfois stressante. Je devine la Crainte : et

si d'un coup, d'un seul, l'horizon s'approchait et apportait la Nuit ? Et puis, rongéant l'air, le doute rôde : le jour finira-t-il par passer ? »

Comme s'il avait lu dans mes pensées, il place un bras protecteur entre mes épaules et l'angoisse qui voulait me saisir et chasse les tremblements.

« Rien à craindre, souffle-t-il à mon oreille. Tu l'as dit toi-même, la lumière est là qui veille. »

Je rouvre les yeux et vois en effet dans ses yeux deux grandes lumières qui transfusent leur chaleur dans mes veines. Mieux, murmure-t-il cette fois sur ma bouche pour qu'elle conserve le goût du mot. Bien mieux, font ses lèvres en collant le bien sur les miennes.

Ah cette odeur de vague. Elle me noie. Ses mains sont des poissons qui glissent sur moi. Et je sens la terre s'ouvrir. Et je sens les vagues se succéder et s'engouffrer dans l'isthme. Et je sens la force et la douceur de cette marée montante. Et je ne veux plus que le jour passe et surtout pas que la Nuit arrive. J'ai peur que la lune si elle se lève n'entraîne le reflux.

Et dans ma tête et autour de nous, le Monde bouge et tremble et je l'entends qui gémit : « Qu'est ceci ? »

La route est un serpent qui ondule doucement. Le petit vent a perdu la tête et soulève les jupes de la Montagne. L'écho rit à perdre haleine. Et dans mes artères, la sève s'est muée en lave bouillonnante.

Le feu joue avec la vague.

« Regardez, regardez », ordonnent nos peaux. Partout, la Musique glorieuse. Partout, les étoiles scintillantes. Et le jour qui passe ; et la Nuit qui arrive. Et le jour et la nuit qui dansent.

Soudain, des portes, des arches, des êtres, des univers par dizaines, par centaines se libèrent, s'ouvrent, s'offrent et la question qui me hante se matérialise enfin : QUI ES-TU ?

« Je suis le Son. Je suis le Mot. Je suis le sel sur tes plaies, le miel dans ta bouche, l'alcool dans tes veines. Je suis le Goûteur de vie. »

Et je m'abandonne à la danse. Je n'ai plus peur.

Et il dit encore : « Je suis le peintre de tes émotions, je suis la note de ta musique, je suis ton océan et ton rivage. »

Et je sais qu'il dit vrai car je m'échoue, le corps secoué de frissons, sans pouvoir arrêter le flot de larmes qui coulent et qui supplient.

Emmène-moi ! Ne me laisse plus en suspension. Emporte-moi, même au cœur de l'obscurité la plus noire. Je ne veux plus que le temps s'arrête : fais-le battre ! fais-le battre...

Mijo, février 2008

Retrouvez « A l'arrêt » sur Culture SF : <http://www.culture-sf.com>
